



VINCENT DELAREUX

LE CAS

VICTOR

SOMMER

l'Archipel

roman

VINCENT DELAREUX

LE CAS
VICTOR SOMMER

roman

l'Archipel

Retrouvez Vincent Delareux sur :
Twitter : @VincentDlr
Instagram : @VincentDlbr
Vincentdelareux.auteur@gmail.com

Une première édition de ce roman a paru sous le titre
Le Cas Victor Sommer
chez Librinova en 2021.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-4417-7
Copyright © L'Archipel, 2022.

Le silence est plus tapageur que tout.

Mercury, Amélie Nothomb

PREMIÈRE PARTIE

I

JEUDI

Lorsque je suis sorti ce matin, mon attention s'est immédiatement portée sur le ciel. Il était bleu, ce qui m'a paru remarquable. Pas un nuage n'y flottait. J'ai trouvé cela extraordinaire.

Cette vision était absurde, surréaliste. Bien sûr, ce n'était pas la première fois que je levais les yeux vers l'azur. Seulement, ce matin, une révélation m'a frappé : le ciel n'avait *aucune* raison d'être bleu ni de quelque autre couleur que ce soit. En vérité, il n'avait pas de raison d'exister du tout.

Moi non plus, d'ailleurs.

Pourtant, le ciel était bien bleu, et moi, j'étais là, à le contempler. Le mot « ciel » lui-même sonnait étrangement à mon oreille. À mesure que j'en répétais l'unique syllabe, celle-ci se vidait de son sens pour finir exsangue, creuse, dépourvue de référent. Au bout du compte, elle n'évoquait plus rien à mon esprit hébété. J'avais la sensation d'être ivre. Je ne comprenais plus. Mille questions m'assaillaient. Pourquoi avais-je atterri sur cette

planète ? Pourquoi occupais-je ce corps et pas un autre ? Et pourquoi, en définitive, y avait-il Tout plutôt que Rien ?

Mes paupières ont cligné, et la seconde suivante, je me suis retrouvé en face d'un pavillon familial dont la porte était ornée d'une plaque dorée : DOCTEUR BERNARD ADAM, PSYCHIATRE. C'était à croire que mes jambes m'avaient porté jusqu'à cet endroit contre ma volonté. Mon esprit ne conservait aucune trace du chemin parcouru.

Comme chaque semaine, j'ai pensé que la salle d'attente était d'un mauvais goût absolu. Sigmund Freud m'observait du coin de l'œil, depuis son étagère. Je l'ai senti frustré. Frustré d'être captif de l'ouvrage dont son portrait illustrait la couverture. Un cigare à la main, il tentait de me percer à jour, de savoir ce que je recélais en mon for intérieur.

J'ai détourné le regard pour le poser sur une sculpture affreuse, abstraite au possible, que j'ai prise pour le visage d'une femme.

Le docteur n'a pas tardé. Lorsqu'il est venu me chercher, il affichait son air apathique de tous les jours, assorti à sa démarche indolente. Je suis entré dans la salle de consultation et me suis installé sur le fauteuil en face de son bureau. Il a chaussé ses lunettes, a saisi un stylo entre son index et son majeur et m'a lancé comme un affront :

« Comment les choses ont-elles évolué depuis notre dernier rendez-vous ? »

Comme d'habitude, cette question m'a paru saugrenue. Séance après séance, je me demande ce que le

docteur appelle « les choses ». Considère-t-il mon existence comme un vulgaire objet parmi d'autres ? Dans ce cas, c'est avec regret que je dois lui donner raison. Après tout, ma vie n'est rien de plus qu'un bien que je possède et dont je pourrais me débarrasser à la première occasion, si d'aventure je venais à m'en lasser.

Ne sachant que répondre, je me suis contenté de hausser les épaules en lâchant :

« Maman est toujours en vie. »

Cette phrase s'était imposée d'elle-même, sans que je comprenne pourquoi. Je n'avais pas réfléchi avant de la prononcer. Elle ne rimait à rien.

Le regard inquisiteur du psychiatre pesait sur moi. Il m'invitait à développer.

« Que voulez-vous que je vous dise ? ai-je osé. Si elle est en vie, c'est qu'elle n'est pas morte, voilà tout. »

À ces mots, les pupilles du thérapeute se sont rétrécies, comme s'il ajustait sa vision sur une proie.

« Je crois percevoir une note de regret dans votre déclaration, a-t-il rétorqué. Comment dois-je interpréter cela ? »

Je me suis offusqué :

« Êtes-vous en train de penser que je souhaite la mort de Maman ? »

Le docteur a répondu qu'il ne pensait rien du tout, mais que nos dernières séances avaient mis en lumière de « vifs ressentiments à l'égard de ma mère ». Je n'ai pas pu réprimer le rictus qui tordait le coin de mes lèvres.

« Docteur, connaissez-vous *une seule* personne sur cette terre qui n'ait jamais blâmé sa mère, ne serait-ce qu'une demi-seconde dans sa vie ? »

Il a admis que l'on aurait du mal à trouver pareil individu.

« Et pourtant, ai-je poursuivi fièrement, on recense assez peu de matricides. C'est bien la preuve que l'on peut reprocher des choses à un parent sans pour autant le tuer. Autrement, nous serions tous des assassins. »

Le Dr Adam s'est empressé de m'expliquer que les meurtres ne sont pas toujours sanglants ; qu'ils peuvent aussi être symboliques. S'est ensuivi un long monologue sur le complexe d'Œdipe et autres délires psychanalytiques bien extravagants.

« L'homme civilisé tue par la pensée », a-t-il conclu sur un ton magistral.

J'ai brièvement médité ses paroles.

« Vous êtes un adepte de Freud, n'est-ce pas, docteur ? »

Il a répondu que ce qu'il était n'avait guère d'importance. Je devais considérer qu'il n'était rien du tout. C'est ce que je pensais depuis longtemps déjà, mais je me suis gardé de l'en informer afin de ne pas le froisser.

Un silence a suivi. Le docteur s'est plongé dans une intense réflexion. Il tenait toujours son stylo entre ses doigts, de la même façon que Freud tenait son cigare. Je l'imaginai porter l'objet à sa bouche et tirer dessus comme on le fait avec une cigarette, puis aspirer l'encre qui emplirait alors sa gorge et manquerait de l'étouffer. Cette image m'a fait sourire. Ce n'était pas la première fois que je me figurais une scène de ce genre. Il m'arrive d'imaginer les gens qui m'ennuient dans des situations improbables et grotesques. Cela m'amuse.

Le Dr Adam a arrangé ses cheveux de sorte à dissimuler une calvitie naissante, puis il a émergé de sa réflexion.

Après avoir réajusté ses lunettes, il a lâché son stylo pour joindre les mains sur son bureau. Sa bouche s'est courbée en un sourire qui se voulait bienveillant.

C'est à ce moment que j'ai été foudroyé, comme frappé par une évidence qui, jusque-là, était demeurée sous-jacente à ma conscience. Je me suis tout à coup rappelé la photographie de mon père : la seule que j'ai jamais vue de lui et que ma mère m'a montrée pour la première et dernière fois lors de mon dixième anniversaire. À l'époque, la couleur du portrait était déjà passée et le papier glacé, en plus d'être froissé, avait été poli par les années, si bien que je n'ai jamais eu qu'un vague aperçu de l'homme. Pas une fois n'ai-je réclamé à Maman de me remonter le portrait ensuite. Ce jour où elle me l'a fait voir, j'ai compris qu'il s'agissait d'une faveur qu'elle m'accordait. Le caractère exceptionnel de ce privilège allait de soi : j'avais le droit de contempler pendant quelques secondes l'individu qui m'avait engendré, à condition de ne plus y faire allusion par la suite. Tel était l'accord tacite que Maman et moi avons conclu à mes dix ans.

À dater de cet événement, j'ai été investi d'une mission existentielle : celle de reconstituer mentalement le cliché. Je n'allais plus jamais revoir ce visage de ma vie, il était donc impératif que j'en conserve une trace dans ma mémoire. Ainsi, les jours suivants, je me suis consacré à cette tâche. Mon objectif était de me remémorer la photographie le plus parfaitement possible. Seulement, elle avait été si brièvement exposée à ma vue que je ne m'en rappelais que les grosses lignes. À mon grand malheur, les subtilités m'échappaient. Or, je ne pouvais

accepter de n'avoir qu'un souvenir partiel de la figure de mon père.

J'ai alors dû me résoudre à étoffer le portrait de quelques détails qui, certainement, n'existaient pas en dehors de mon imagination. Jour après jour, je traçais dans mon esprit les traits d'une bouche, d'un nez et de sourcils que j'avais aperçus furtivement. Étaient-ils fidèles au modèle d'origine ? Je n'avais aucun moyen de m'en assurer. Mais au bout du compte, mes efforts ont abouti à un résultat que j'ai jugé satisfaisant et qui constitue, depuis, l'unique représentation de celui qui m'a donné la vie.

C'est cette image qui est venue se superposer au visage du docteur, ce matin.

À l'instant où il m'a souri, quelque chose dans sa physionomie a ravivé le souvenir du petit portrait que je gardais tout au fond de moi. C'était son sourire, tout simplement, qui avait provoqué cet effet, mais très vite, il m'a semblé que la face entière du psychiatre imitait les traits de mon père. J'étais subjugué par cette ressemblance si flagrante, que je n'avais pourtant pas remarquée auparavant. Je me suis blâmé de ne pas avoir noté plus tôt ces similitudes qui, désormais, crevaient les yeux. Je n'étais qu'un pauvre benêt qui n'avait pas su reconnaître, dès le premier rendez-vous, la bouche, le nez et le front de son père dans la figure du médecin. J'avais été incapable d'honorer mon ascendance, et cela faisait de moi un ingrat. Je me détestais et me serais fouetté. J'en suis venu à supposer que mon père avait pressenti cette ingratitude à ma naissance. Dans

ce cas, j'aurais compris pourquoi il m'avait aussitôt abandonné à ma mère.

Pendant le reste de la séance, je n'ai plus quitté des yeux cette figure paternelle qui me faisait face. Elle me fascinait. J'en détaillais le moindre recoin, le rapportant au souvenir que je conservais de la photographie. L'impression que j'en tirais était si forte, si saisissante que je considérais chaque parole du psychiatre comme émanant de mon père.

Lorsqu'il s'est de nouveau adressé à moi, je me suis entendu lui répondre d'une voix faiblarde, teintée de honte, pareille à celle de l'enfant que l'on sermonne et qui rougit de sa bêtise. J'étais dans un état second, comme un somnambule dont le corps commande les mouvements. Mes réponses aux interrogations du psychiatre étaient mécaniques. Je ne les écoutais même plus, si bien que je peine à me rappeler les sujets abordés durant le dernier quart d'heure de notre échange. Toute mon attention était happée par la physionomie du docteur.

Au terme du rendez-vous, il m'a raccompagné jusqu'à la porte du cabinet et m'a tendu la main. L'anticipation de ce contact m'a fait frémir. L'idée de sentir la moiteur de sa paume, la rigidité de ses phalanges, la force de ses muscles m'angoissait. Alors, j'ai fait mine de ne pas remarquer son geste. Je me suis dépêché de descendre les marches du perron et me suis élancé dans la rue.

Après avoir parcouru une vingtaine de mètres, je me suis retourné et ai jeté un coup d'œil en direction du cabinet. Sans savoir pourquoi, je m'étais imaginé que le docteur m'observait remonter la rue, comme un parent

inquiet qui regarde son enfant s'éloigner du domicile.
Mais le perron était désert et la porte fermée. Personne
ne me surveillait.

SAMEDI

Il y a deux jours que le ciel se déverse sur la ville.

La pluie s'est mise à tomber jeudi, quand je rentrais de chez le Dr Adam. Depuis, aucun répit. Le jardin est à ce point détrempé que Maman a dû renoncer à sa sortie quotidienne, qui consiste en un rapide tour de notre courette plantée de quelques jonquilles et d'un forsythia. Maman s'est dite déçue de ne pas pouvoir assister à la floraison de ce dernier, qui ne devrait pas tarder à se parer des bouquets dorés qu'elle aime tant.

Je ne me suis, moi non plus, pas risqué à braver le mauvais temps. J'avais des courses à faire, mais Maman m'a assuré qu'elles pouvaient attendre. Sa santé étant fragile, c'est moi qui suis chargé de faire ses commissions.

Puisque je ne suis pas sorti depuis avant-hier, Maman est également privée de son journal et s'en trouve peinée. Hier, cherchant à tout prix un moyen de chasser l'ennui, elle est montée au grenier et a déniché un exemplaire jauni et odorant de *Madame Bovary* qu'elle s'est mise à feuilleter aussitôt. En vingt-quatre heures, elle

en avait lu l'intégralité. Elle a pleuré sur la fin, lorsque Charles Bovary meurt, laissant sa petite Berthe orpheline. Maman a alors déclaré :

« Ma foi, comme c'est triste, la vie ! »

Je lui ai rappelé qu'il s'agissait d'une fiction et que ce genre de lecture n'était pas bonne pour ses nerfs.

« Eh bien, quoi ! s'est-elle insurgée. Fiction ou pas, elle est faite ainsi, la vie. Ne te rends-tu pas compte comme c'est terrible ? Rien qu'à t'imaginer, toi, orphelin, si je venais à... »

Puis elle a fondu en larmes.

Afin de détourner Maman de ses élucubrations dramatiques – car elles nuisaient à ma tranquillité –, je lui ai fait remarquer que la date de son anniversaire approchait. Dans un premier temps, elle n'a pas réagi. Je lui ai demandé ce qu'elle aimerait que je lui offre cette année. Elle a longuement réfléchi, l'air grave, comme si ma question était de première importance et que sa réponse allait changer la face du monde.

« Oh ! mon petit chéri, sais-tu ce qui me ferait *vraiment* plaisir ? Une belle photographie de toi dans un joli cadre. Voilà ce que j'aimerais ! »

Il va de soi que j'avais anticipé cette réponse. Maman n'a jamais accepté autre chose qu'un portrait de moi pour ses anniversaires. Chaque année, c'est la même scène qui se répète comme une rengaine. Maman attend que je lui demande quel cadeau lui ferait plaisir. Quant à moi, je sais ce qu'elle va me répondre, sur le même ton enjoué que les années précédentes. Nous sommes si bons comédiens que nos répliques semblent spontanées. Un étranger y croirait. Il a pourtant fallu des années de

répétition pour en arriver là. Maman et moi savons que cet échange est artificiel, mais nous faisons de notre mieux pour le rendre le plus authentique possible, l'enjeu étant, comme pour toute tradition, de perpétuer les usages sans les remettre en question.

Une seule fois dans ma vie, je me suis risqué à m'écarter de cette coutume. C'était il y a longtemps : je n'étais pas encore majeur. Cette année-là, je n'avais pas demandé à Maman ce qu'elle aimerait recevoir pour son anniversaire. De ma propre initiative, je lui avais acheté une broche aperçue dans la vitrine d'un grand magasin et qui me paraissait très belle. C'était une mésange en argent. J'avais pensé que Maman l'aimerait beaucoup, qu'elle se réjouirait de se voir offrir quelque chose de nouveau. Au lieu de cela, elle avait accueilli ce cadeau avec une mine déconfite, et pendant plusieurs jours, j'avais senti une rancœur dans sa voix et son regard. Le message avait au moins le mérite d'être clair : un portrait de moi était la *seule* chose que Maman daignait recevoir avec joie. Tout autre objet constituait à ses yeux une dépense inutile. Cela n'a pas changé depuis.

Ce matin, c'est donc avec un engouement surfait qu'elle m'a jeté sa réponse si prévisible. J'ai hoché la tête en signe d'approbation et nous n'avons plus parlé jusqu'au dîner.

Lorsque nous nous sommes mis à table, j'ai entendu Maman prononcer une brève prière à voix basse, comme chaque fois que quelque chose la chagrine. Une larme a roulé sur sa joue. Je lui ai demandé pourquoi elle pleurerait. Elle m'a avoué qu'elle repensait à la petite Berthe Bovary qui avait perdu son pauvre papa et qui, ayant été

recueillie par sa tante, était condamnée au travail forcé. J'ai trouvé idiot de s'émouvoir du sort d'un personnage de papier.

D'un autre côté, je me suis dit qu'il y avait, dans ce bas monde, des enfants – bien réels, quant à eux – qui connaissaient le même destin que celui de la petite Berthe. J'allais m'en attendrir, mais je me suis vite repris. Devait-on forcément considérer la perte d'un parent comme un drame ? La réponse à cette question n'était pas aussi évidente qu'on aimerait le penser. Si Berthe Bovary avait pu s'extraire un instant de sa prison de papier pour s'incarner devant moi, j'aurais aimé lui demander ce qu'elle avait ressenti après le décès de son père. Peut-être se serait-elle dite très triste de cette perte. Ou peut-être se serait-elle montrée indifférente à la mort de son nigaud de papa qui, au terme d'une vie teintée d'échecs, n'avait même pas été fichu de périr en héros.

Finalement, je n'ai rien dit à Maman et l'ai laissée terminer sa prière. Nous avons dîné en silence.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)

Achévé de composer
par Atlant'Communication